



**HAL**  
open science

## Où sont les femmes ?

Anne Augereau, Caroline Trémeaud

### ► To cite this version:

Anne Augereau, Caroline Trémeaud. Où sont les femmes ?. Hiatus, lacunes et absences : identifier et interpréter les vides archéologiques, Actes du 29e Congrès préhistorique de France, 31 mai-4 juin 2021, Toulouse, Session Où sont les femmes ? Archéologie du genre dans la Préhistoire et la Protohistoire : la France à l'écart des gender studies ?, Société préhistorique française, pp.3-8, 2024. hal-04645385

**HAL Id: hal-04645385**

**<https://hal.science/hal-04645385v1>**

Submitted on 11 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

## Introduction

### Où sont les femmes ?

### *Where are the Women?*

Anne AUGEREAU, Caroline TRÉMEAUD

Étudier les femmes n'est pas étudier le genre, mais l'étude des femmes mène au genre. En effet, il est illusoire de vouloir cerner la place des femmes dans les sociétés préhistoriques et protohistoriques sans s'intéresser aux rapports sociaux que les deux sexes ont entretenus, ne serait-ce que pour percevoir la spécificité des rôles des unes par rapport à ceux des autres. Autrement dit, il faut mettre en œuvre une étude du genre. Sur le plan académique, l'étude de genre est celle des rapports de pouvoir et de domination entre les hommes et les femmes, et leurs processus sociaux (Bereni *et al.*, 2020). Ce sujet ne date pas d'aujourd'hui, il est même très ancien, même si le label « étude du genre » n'y est pas apposé. Jean-Jacques Rousseau (1754), par exemple, fait remonter la division des rôles entre les femmes et les hommes de la société du XVIII<sup>e</sup> siècle au moment où l'humanité serait passée de l'état de nature, où chacun et chacune satisfaisait individuellement les besoins de son existence, à celui de société : les unes se seraient alors spécialisées dans la garde du foyer et des enfants, et les autres dans l'acquisition de la subsistance<sup>(1)</sup>. Citons également Friedrich Engels (1884), Johann Jakob Bachofen (1861) ou Robert Briffault (1931) qui tous, par différents vecteurs (l'ethnologie ou les mythes), ont cru identifier l'organisation sociale des temps très anciens où les femmes auraient occupé une place prépondérante, privilégiée ou encore équilibrée, que les hommes leur auraient ensuite retirée... pour le bien de l'humanité, selon R. Briffault, ou pour son plus grand malheur, le capitalisme, selon F. Engels. Depuis, l'anthropologie, l'ethnologie, la sociologie, l'histoire ou encore la philosophie ont apporté leur pierre à la connaissance des rapports sociaux de sexe, avec des auteurs tels que Marcel Mauss, Margaret Mead, Simone de Beauvoir, Paola Tabet, Nicole-Claude Mathieu, Joan Scott, Michelle Perrot, Françoise Héritier ou encore Pierre Bourdieu, Alain

Testart ou Christophe Darmangeat<sup>(2)</sup>. Parmi eux, Claude Lévi-Strauss apporte un élément majeur à la question lorsqu'il affirme, dans *Les Structures élémentaires de la parenté*, que les fondements du social se trouvent dans la division sexuée du travail, la prohibition de l'inceste et l'échange des femmes entre les communautés (Lévi-Strauss, 1949). Suivant C. Lévi-Strauss, comme pour M. Mauss, la question des femmes et du genre est donc centrale pour approcher la construction des sociétés et du social. Maurice Godelier (1985) en donne également une parfaite illustration dans son ouvrage sur les Baruya de Papouasie-Nouvelle Guinée. Cette société, fondée sur une domination masculine violente et coercitive, est comme une « machine ventriloque » qui, à tous les niveaux, qu'il s'agisse de la couleur des vêtements, de la répartition des espaces et des activités productives, ou encore des mythes et des initiations, répète, rappelle et institue, dans les actes et les discours, l'oppression des femmes et leur subordination aux hommes. Par la suite, F. Héritier (1996) théoriserait cet aspect en ajoutant un quatrième pilier à ceux définis par C. Lévi-Strauss : la valence différentielle des sexes qui installe, entre le masculin et le féminin, une échelle de valeurs orientée, toujours hiérarchique et profondément ancrée dans la structure du social qu'est le champ de la parenté.

Face à cet héritage intellectuel prestigieux, où l'anthropologie, la sociologie et l'histoire traitent des rapports sociaux de sexe depuis longtemps, comment expliquer que l'archéologie du genre n'ait pas percé plus tôt dans l'Europe francophone ? Si elle s'est initialement développée dans les pays anglo-saxons et en Europe du Nord durant les années 1980, elle est aujourd'hui devenue un axe de recherche important en Allemagne, en Grèce, en Espagne, etc., mais elle peine encore à s'imposer en France et en Belgique.

Les raisons de cette résistance sont sans doute multiples. L'une d'entre elles tient peut-être au fait qu'archéologie féministe, archéologie des femmes et archéologie du genre sont fréquemment confondus. La critique féministe de l'archéologie qui, dans les faits, fonde cet axe de recherche, remonte aux années 1980, à l'issue de la « deuxième vague féministe » de la fin des années 1960 et des années 1970. Faisant le constat selon lequel les femmes archéologues sont sous-représentées dans les postes à responsabilité, invisibilisées sur le plan professionnel et sous-payées, elle dénonce en outre une vision androcentrée de la Préhistoire, avec comme corollaire l'omission de l'autre moitié de l'humanité, à la fois dans l'élaboration des données scientifiques, dans les méthodes d'analyse, dans les résultats et dans les interprétations (Conkey et Spector, 1984 ; Bertelsen *et al.*, 1987). Si l'archéologie du genre a bien un fondement politique qui lui est consubstantiel, la suite de l'histoire verra deux courants principaux émerger : l'archéologie féministe et l'archéologie du genre. Le courant féministe a été théorisé, notamment dans un dossier paru en 2007 dans le *Journal of Archaeological Method and Theory* et intitulé « Doing Archaeology as a Feminist ». Des préhistoriennes y détaillent les critères à prendre en compte pour atteindre l'objectif d'une archéologie pleinement féministe : aborder des questions pertinentes pour les femmes et plus généralement pour les groupes sociaux opprimés ; produire la connaissance collectivement afin de contrecarrer les pratiques archéologiques dominantes ; se livrer à une critique féministe sur la manière dont les connaissances sont produites (Willy, 2007). Il s'agit avant tout d'une approche politique assumée où l'objectif féministe dans la pratique archéologique est une fin en soi (Engelstad, 2007). Cependant, les résultats en matière de connaissance archéologique restent maigres, certains étant du ressort de l'extrapolation infondée, voire de l'imaginaire. C'est d'ailleurs ce que Ruth Tringham (1991) revendique quand elle aborde la question des femmes à partir des vestiges du village néolithique d'Opovo, en Yougoslavie. Selon elle, ce ne sont pas les rapports de genre, ni même une quelconque division du travail, qu'il s'agit de percevoir dans les vestiges matériels des unités domestiques fouillées. Il faut avant tout donner visages et sentiments aux occupantes disparues, et elle « imagine », selon ses termes, les émotions d'une femme devant l'incendie volontaire de sa maison à la suite du décès du chef de la maisonnée.

Il y a fort à parier que les résistances francophones sont en partie dues à cette vision qui s'écarte des standards académiques. Pourtant, d'autres travaux montrent toute la pertinence d'une archéologie du genre scientifiquement fondée et théoriquement structurée, sans pour autant renier l'héritage féministe. De fait, s'agissant d'interroger les fondements des différences et des inégalités passées, l'archéologie du genre reste profondément politique. D'abord, parce que ce sont les femmes qui s'y intéressent au premier chef, victimes ancestrales du patriarcat. Ensuite, parce que la compréhension des rapports de genre du passé trouve évidemment un écho

dans notre présent où l'égalité des sexes est devenue un enjeu majeur. Mais aborder le genre et les mécanismes de l'oppression n'implique aucunement qu'il faille renoncer à une méthodologie scientifique rigoureuse. C'est ce que Roberta Gilchrist et Marie Louise Stig Sørensen ou encore Ruth Whitehouse, parmi beaucoup d'autres, se sont attachées à édifier. La première a montré comment l'opulence de l'architecture, l'occupation de l'espace monacal et l'iconographie religieuse participent de la construction de l'identité spirituelle des moniales et des moines du Moyen Âge, et instaurent en parallèle des traitements spécifiques pour les religieuses issues de familles nobles (Gilchrist, 1993). La deuxième a exploré les liens entre le genre et les vestiges matériels, et propose une lecture approfondie de la matérialité du genre, seule dimension perceptible en Préhistoire et pour une bonne partie de la Protohistoire (Sørensen, 2000). Selon elle, le genre, qui vise à faire entrer des individus dans des catégories sociales par le partage d'attributs, de caractéristiques, de pratiques ou d'idées, n'a d'existence et de signification que lorsqu'il se matérialise. Ainsi, l'habillement et la parure sont des marqueurs de différenciation sociale dont le degré de rareté, de préciosité ou de complexité de fabrication permet de différencier des individus ou des groupes. Dernier exemple, celui de l'Italie, où R. Whitehouse énumère les données archéologiques utiles au genre : les approches ostéologiques, biologiques et archéologiques des ensembles funéraires, l'iconographie et les études spatiales (Whitehouse, 2001).

Bien que les adeptes de l'une ou de l'autre se déchirent parfois, l'archéologie féministe et l'archéologie du genre restent intimement liées, et il serait trop facile de retenir les « extravagances » de la première pour ignorer la seconde. De plus, il faut admettre que les études féministes, de même que celles sur l'intersectionnalité, sur la diversité sexuelle (*Queer Studies*) ou sur la transidentité et l'intersexuation, ont considérablement enrichi la question du genre et qu'il n'y a aucune raison de penser que ces situations n'ont pas existé par le passé<sup>(3)</sup>. Si toute la difficulté est, bien sûr, de les détecter dans les données archéologiques, il convient néanmoins d'en avoir conscience afin, comme les pionnières de l'archéologie du genre le soulignaient, de dépister les savoirs biaisés et de faire preuve de curiosité et de hauteur de vue dans l'étude du genre (Conkey et Spector, 1984).

C'est ainsi que, en raison de l'histoire de la discipline, de son ancrage dans le féminisme et des résonances que l'étude des origines du genre revêt dans nos préoccupations contemporaines, nous avons souhaité donner un spectre large à cette première table ronde en Europe francophone sur le genre en Préhistoire et Protohistoire. Vingt communications ont été présentées sur des sujets aussi divers que la place des préhistoriennes dans l'histoire de la discipline, celle des femmes préhistoriques et des régimes de genre durant le Paléolithique, le Néolithique ou la Protohistoire, l'iconographie, l'apport des données bioarchéologiques et biochimiques, etc. Ces présentations ont permis de nourrir les débats selon plusieurs thématiques. D'abord, la question de l'utilisa-

tion des termes et de leur définition a été jugée centrale ; notamment, le concept d'intersectionnalité mérite que l'on s'y attarde car il est considéré comme une des clés principales dans la construction des méthodes d'analyse du genre. La diversité des sources et des approches (iconographiques, funéraires, bioarchéologiques, spatiales, etc.) et la mise en œuvre d'études pluridisciplinaires sont aussi des fondements essentiels de la recherche archéologique sur le genre. Cependant, une vraie réticence, ou frilosité, à utiliser le terme de genre demeure, principalement en raison de son caractère controversé et polémique. En outre, la rareté des hommes sur ces sujets (un seul communicant masculin à cette session) a été soulignée, bien que les auditeurs présents aient manifesté leur intérêt pour la question. En corollaire, la reconnaissance des femmes préhistoriennes d'hier, oubliées ou méconnues, ainsi que la place de celles d'aujourd'hui dans la discipline représentent un enjeu majeur à la fois scientifique, historiographique, sociétal et politique.

Ce volume permet de publier onze de ces présentations, entre approche théorique, étude funéraire, culture matérielle et approche iconographique, depuis la Préhistoire jusqu'au début du second âge du Fer, de l'Arctique à la Hongrie. En premier lieu vient un point méthodologique qui met en exergue les difficultés à percevoir les femmes dans les données archéologiques (Anne Augereau). Trois articles abordent ensuite la place des femmes dans la discipline, qu'il s'agisse de leur situation sur le terrain, où elles restent victimes de sexisme et de discrimination (voir article de Laura Mary, Béline Pasquini et Ségolène Vandeveld), ou encore de leur difficile reconnaissance comme productrices de savoir et dont la contribution a été parfois complètement ignorée, si ce n'est niée (voir articles de Sandra Péré-Noguès et d'Hélène Djema). Puis Margarita Díaz-Andreu, Laura Fernández Macías et Neemias Santos da Rosa montrent à quel point les biais androcentrés du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1970 ont conditionné l'étude et l'interprétation des figures féminines de l'art levantin et comment l'irruption des femmes dans la discipline a permis de renouveler les approches et les conclusions. Isabelle Sidéra et Claire Houmard, quant à elles, s'interrogent sur la variation géographique et culturelle de l'abrasion et du raclage dans la fabrication des objets osseux : s'agit-il d'indicateurs de mobilité ou de pratiques plus ou moins genrées en fonction des cultures et des modes de vie en jeu ? Une étude de cas est ensuite présentée par Aline Thomas, dans laquelle les analyses bioarchéologiques effectuées sur les tombes monumentales de la culture de Cerny permettent de mettre en évidence un régime de domination masculine où l'homme chasseur est valorisé. Françoise Bostyn, quant à elle, examine d'un œil neuf les statuettes féminines du Néolithique chasséen pour les replacer dans le contexte plus large de la figuration anthropomorphe en Europe occidentale. Puis Alexandra Anders et Zsuzsanna Tóth dressent un état des connaissances sur les femmes du Néolithique final de Hongrie, leur vie, leurs activités, la manière dont elles sont représentées. Juliette Banabera

réalise ensuite un compte rendu détaillé des recherches sur les statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc, afin de renouveler les approches sur ces vestiges. Enfin, Andrea Charignon montre comment le port de fibules, leurs types, leurs matériaux sont révélateurs du costume, du statut social et du genre des individus inhumés à l'aube du second âge du Fer. À cette liste, nous ajoutons l'étude de Claudine Karlin et de Michèle Julien sur le genre et l'organisation spatiale dans le campement de chasseurs de rennes de Pincevent qui, faute de place suffisante ici, a été proposée à un autre support de publication.

L'objectif d'un tel volume n'est ni de répondre à toutes les interrogations ni de prétendre avoir fait le tour de la question. La tenue de la session a été l'occasion de réunir, pour la première fois en Europe francophone, des chercheuses et chercheurs travaillant sur ces thèmes en archéologie pré- et protohistorique, et de montrer l'intérêt et le dynamisme des recherches sur le genre. Nous espérons que les lectrices et lecteurs trouveront au fil de ces pages des réponses à leurs interrogations sur l'archéologie du genre, ainsi que des exemples et des comparaisons qui pourront alimenter leurs propres réflexions et, peut-être, faire surgir d'autres questions. Et le mot de la fin restera celui de Margaret Conkey qui, dans les débats, affirmait : « Although some of us have been working at this topic for many years, there is still so much more to learn and to pursue. »

## NOTES

- (1) « Les premiers développements du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune, les maris & les femmes, les pères & les enfants [...]; & ce fut alors que s'établit la première différence dans la manière de vivre des deux sexes, qui jusqu'ici n'en avoient [93] eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires, & s'accoutumèrent à garder la cabane & les enfants; tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. » (Rousseau, 1754)
- (2) Voir notamment Mauss, 1926 ; de Beauvoir, 1949 ; Mead, 1963 ; Tabet, 1979 ; Testart, 1986 et 2014 ; Scott, 1988 ; Héritier, 1996 ; Bourdieu, 1998 ; Perrot, 2006 ; Mathieu, 2007 ; Darmangeat, 2022.
- (3) Après tout, les Grecs anciens avaient déjà identifié, à travers le mythe de l'Hermaphrodite, l'intersexuation comme une possibilité.

**Remerciements :** Cette session, comme toutes les autres, s'est déroulée dans un cadre sanitaire complexe, et nous tenons ici à remercier les organisatrices et organisateurs de ce congrès, particulièrement Marilou Nordez pour notre session, pour avoir fourni une structure de visio-conférence particulièrement efficace qui a permis des échanges très riches tout au long de la journée.

**Anne AUGEREAU**  
Inrap, centre archéologique de Marne-la-  
Vallée, Croissy-Beaubourg, France  
UMR 8068 TEMPS

**Caroline TRÉMEAUD**  
Cellule archéologique des Ardennes,  
Charleville-Mézières, France  
UMR 8215 Trajectoires

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BACHOFEN J. J. (1861) – *Le droit des mères dans l'Antiquité* [préface de *Das Mutterrecht*, 1861], Paris, Groupe français d'études féministes, 1903, 176 p.
- BEAUVOIR S. de (1949) – *Le deuxième sexe*, tomes 1 et 2, Paris, Gallimard, 408 p.
- BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., REVILLARD A. (2020) – *Introduction aux études sur le genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck supérieur, 431 p.
- BERTELSEN R., LILLEHAMMER A., NÆSS J.-R. (1987) – *Were They all Men? An Examination of Sex Roles in Prehistoric Society*, actes de workshop (Utstein Kloster, Rogaland, novembre 1979), Stavanger, Arkeologisk museum i Stavanger (Varia, 17), 101 p.
- BOURDIEU P. (1998) – *La domination masculine*, Paris, Le Seuil [édition électronique].
- BRIFFAULT R. (1931) – *The Mothers, the Matriarchal Theory of Social Origins*, New York, The Macmillan Company, 331 p.
- CONKEY M., SPECTOR J. (1984) – Archaeology and the Study of Gender, in Michael B. SCHIFFER (dir.), *Advances in Archaeological Method and Theory*, t. 7, New York, Academic Press, p. 1-38.
- DARMANGEAT C. (2022) – *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. Aux origines de l'oppression des femmes* [3<sup>e</sup> édition], Toulouse, éditions Smolny, 396 p.
- ENGELS F. (1884) – *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État. À propos des recherches de L. H. Morgan*, Moscou, Éditions du progrès, 2012, 157 p.
- ENGELSTAD E. (2007) – Much More than Gender, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 14, 3, p. 217-234.
- GODELIER M. (1985) – *La production des Grands Hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 373 p.
- GILCHRIST R. (1993) – *Gender and Material Culture. The Archaeology of Religious Women*, Londres, New York, Routledge, 347 p.
- HÉRITIER F. (1996) – *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 332 p.
- LÉVI-STRAUSS C. (1949) – *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Presses universitaires de France, 591 p.
- MAUSS M. (1926) – *Manuel d'ethnographie*, Paris, Éditions sociales, 1967, 264 p.
- MEAD M. (1963) – *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon (Terre Humaine), 533 p.
- MATHIEU N.-C. (2007) – *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 503 p.
- PERROT M. (2006) – *Mon histoire des femmes*, Paris, Le Seuil, 251 p.
- TABET P. (1979) – Les mains, les outils, les armes, *L'Homme*, 19, 3-4 « Les catégories de sexe en anthropologie sociale », p. 5-61.
- TESTART A. (1986) – *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, Paris, École des hautes études en sciences sociales (Cahiers de *L'Homme*, nouvelle série, 25), 102 p.
- TESTART A. (2014) – *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), 192 p.
- ROUSSEAU J.-J. (1754) – *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Genève, édition en ligne 2012, [www.rousseauonline.ch](http://www.rousseauonline.ch)
- SCOTT J. (1988) – Genre : une catégorie utile d'analyse historique, *Les cahiers du GRIF*, 37-38 « Le genre de l'histoire », p. 125-153.
- TRINGHAM R. (1991) – Household with Faces: The Challenge of Gender in Prehistoric Architectural Remains, in J. Gero and M. W. Conkey (dir.), *Engendering Archaeology. Women and Prehistory*, Oxford, Blackwell, p. 93-131.
- SØRENSEN M. L. S. (2000) – *Gender Archaeology*, Cambridge, Polity Press, 248 p.
- WHITEHOUSE R. D. (2001) – Gender in Prehistoric Italy, *Papers of the British School at Rome*, 69, p. 49-96.
- WYLIE A. (2007) – Doing Archaeology as a Feminist: Introduction, *Journal of Archaeological Method and Theory*, 14, 3, p. 209-216.

